

XAVIER MAUMÉJEAN  
**LA REINE  
DES LUMIÈRES**

Flammarion

*Voici qu'est apparue la reine des lumières  
Et le feu du matin monte pour l'annoncer.  
La nuit qu'a repoussée la Brillante,  
Lui cède à présent la place.*

*Elle apparaît, ouvrant des mains pleines de dons,  
Radieuse, elle écarte les portes du jour.  
Le monde des vivants s'éveille en sa richesse :  
L'Aurore d'un seul coup a dressé tous les êtres.*

*Levez-vous ! car la vie est venue en nos cœurs ;  
Les ténèbres ont fui et la lumière éclate.  
Nous accédons aux lieux où la vie se déploie ;  
La route est libre enfin pour les pas du Soleil.*

Rig-Véda, I, 113

## PROLOGUE

### Phrygie (actuelle Turquie) 333 avant notre ère

*En vertu de l'ordre du monde, cette tâche  
lui est assignée.*

Épictète

**R**ien en ce monde ne leur était comparable.

Des machines à tuer, voilà ce qu'ils étaient. Ou peut-être même des dieux, du moins pour l'un d'entre eux. Celui qui chevauchait à leur tête. Il ne portait pas de casque, ce masque d'acier surmonté d'un cimier, qui ne laissait rien voir du visage. Ou à peine, juste de quoi effrayer l'ennemi avant d'en finir. Lui préférait avancer en exhibant sa face. Celle d'un homme envié par les dieux, d'un humain qui s'élevait au divin. Il était un mythe alors que sa légende n'était pas même écrite. Aux mots sur les papyrus, il préférait labourer les terres des nations, tracer des sillons de sang, imprimer sa marque dans la chair, comme un sceau dans l'argile ramollie par le soleil. Apollon veillait d'ailleurs sur lui, en qui il voyait son incarnation. Tel était Alexandre le Grand.

Les notables de Gordion savaient tout cela, mais ignoraient à quoi s'attendre de la part du Conquérant. Parfois, il épargnait une cité qui lui avait résisté. D'autres fois, il abattait les remparts d'une ville qui s'offrait à lui. On prétendait que sa raison était instable, tel l'esprit du pur-sang qu'il montait. Personne ne pouvait augurer les décisions d'Alexandre, y compris ses généraux. Des stratèges aguerris qui avaient d'abord servi son père, souverain de Macédoine, avant de le suivre au bout du monde pour en repousser les frontières. Il ne tolérait aucune limite, le moindre obstacle lui était insupportable. Le Destin avait hélas voulu que sa route passe par Gordion.

Les cavaliers franchirent la porte principale au galop. Dix guerriers soudés à leurs montures, pareils à des centaures, méprisant les milliers de soldats amassés le long de la voie qui menait au palais. Les dignitaires de la ville lissèrent leurs robes au splendide tissu damassé. Leurs barbes étaient tissées de fils d'or, et ils portaient des bijoux en métal précieux. Les boucles blondes d'Alexandre brillaient d'un plus grand éclat aux rayons de l'astre divin.

Un héraut annonça qu'il avait passé la deuxième porte, sans faire cas des centaines d'archers répartis sur le mur d'enceinte. Ils auraient pu le clouer sur place, ou peut-être pas. Alexandre ne laissait jamais faire le hasard, mais le modelait à sa guise pour façonner sa destinée. Les représentants de Gordion songèrent à leur famille, au futur qui adviendrait parmi tous les avenir possibles. Le Conquérant allait décider pour eux.

En premier lieu, il traversa les jardins, son étalon martelant des sabots les parterres en fleurs. Le chaos était maintenant dans la place. À quelques pas du groupe, Alexandre cabra Bucéphale dont la tête était ornée d'une marque en forme de taureau. Les généraux rejoignirent

leur chef. Alexandre toisa les dignitaires, les fixant comme s'il fouillait leur âme. Son œil droit était noir, et le gauche vert. Il ne prit pas la parole. Un silence pesant recouvrit l'assemblée, que rompit le plus courageux des notables, ou le moins avisé :

– Se... seigneur, tu dois savoir que nous avons une relique. Enfin, un char, celui du premier roi de Phrygie. Un lien relie le joug du char au timon...

– Et l'eau mouille, l'interrompt Alexandre en déclenchant le rire des stratèges. Qu'y a-t-il là d'étonnant ?

Son ton, en apparence calme et plaisant, laissait entrevoir une menace. Mieux valait ne pas se perdre en explications. Le plus âgé des dignitaires intervint :

– Le nœud qui relie les éléments du char fait l'objet d'une prophétie.

Une lueur d'intérêt brilla dans l'œil noir d'Alexandre.

– Et quelle est-elle ?

– « Celui qui parviendra à défaire le nœud gordien s'emparera de l'Asie. »

Le Conquérant demeura un instant pensif. Rites et épreuves s'accumulaient sur son chemin, bien plus de travaux que n'en avait accompli Héraclès. C'était une obligation pour les protégés des dieux. Alexandre ne pouvait s'y soustraire, il déclara à haute voix :

– Ne dit-on pas que l'un de mes ancêtres a inventé la façon de lacer les sandales ?

Alexandre faisait allusion au mépris qu'entretenaient les Grecs à l'égard de son peuple. Un ramassis de barbares qui vont pieds nus, incapables de concevoir quelque chose de noble comme la science ou la philosophie. Ainsi étaient considérés les Macédoniens jusqu'à ce qu'ils soumettent Sparte, puis Thèbes et Athènes, pour finalement dominer la totalité du Péloponnèse. Le Conquérant avait pardonné à ses nouveaux sujets mais n'avait rien oublié.

– Où se trouve ce char? dit-il en sautant à bas de l'étalon.

Ses généraux l'imitèrent. Ils ressemblaient à des statues d'acier, aux muscles forgés dans le bronze, lardés de cicatrices. Le corps parfait d'Alexandre avait aussi eu sa part. Traces de flèches, marques de lance, coups d'épée, seul son visage était épargné.

– Seigneur, si tu veux bien nous suivre...

L'héritier de Macédoine emboîta le pas aux notables. Ils traversèrent de longs couloirs jusqu'à une petite pièce circulaire aux parois recouvertes de marbre. Le char y était exposé. L'œil vert d'Alexandre examina le nœud gordien. Le matériau principal était du chanvre, tissé à du lin en partie. Il avait l'air organique, semblable à un réseau de nerfs, une torsade enchevêtrée tendue du joug au timon. À certains endroits, la corde avait l'épaisseur d'une cuisse. À d'autres, elle avait été filée en centaines de nattes minuscules qui se tendaient ou formaient des boucles si l'on y touchait.

Un casse-tête, voilà ce qu'ils lui soumettaient. Un jeu de patience quand le temps lui était compté. Il lui restait bien trop à faire, Alexandre tira son épée et s'apprêtait à l'abattre quand son regard croisa celui de Parménion, le plus valeureux des stratèges. Compagnon du père, il était seul autorisé à parler librement au fils. Parménion ne proféra toutefois aucun mot, son visage suffisait. Ses traits exprimaient la lassitude. L'hiver avait été rude, et le printemps déjà bien avancé n'augurait rien de bon.

Darius III, souverain des Perses, comptait bien en finir. Le Roi des rois avait levé une armée prête à s'abattre sur leurs forces affaiblies. À tel point qu'il avait fallu appeler en renforts des cavaliers et fantassins venus de Macédoine, mais aussi de Thessalie. Les hommes, épuisés, désespéraient de retrouver un jour leur famille.

Si Alexandre tranchait le nœud gordien, il provoquerait l'outrage et la colère, d'ici aux rives de l'Indus. Le Conquérant ne doutait pas qu'il en sortirait vainqueur, mais à quel prix...

D'un mouvement souple du poignet, il fit tourner son épée et la présenta à Parménion, garde en avant. Le général s'en saisit.

– Après tout, je puis délivrer autrement les peuples du joug, songea Alexandre à haute voix.

Il resta dans la pièce bien après la tombée du jour, étudiant le nœud qui reliait le joug au timon. Ses stratèges s'endormirent puis constatèrent à leur réveil que le Conquérant n'avait pas bougé. Tout juste s'était-il débarrassé de sa cuirasse afin de faciliter ses mouvements. Au terme de trois jours, le nœud demeurait en l'état. Alexandre ordonna aux dignitaires de Gordion qu'ils déplacent le char dans les jardins. Les notables s'exécutèrent, exposant la prophétie au soleil d'Apollon. Nul doute qu'il éclairerait de ses lumières son protégé.

Sept jours passèrent, puis le double. Le commandement avait été confié à Parménion qui accorda aussitôt du repos à ses troupes. Ils tenaient la Phrygie et pourraient y rester jusqu'au retour des neiges sans être inquiétés par Darius. Les soldats acclamèrent la décision et se lièrent à la population, qui les fournit en viande et fruits frais.

Pour sa part, l'héritier de Macédoine se contentait d'eau et de galettes de pain non levé. Il ne tarda pas à maigrir. Ses muscles fondirent, s'asséchèrent en perdant de la masse et devinrent noueux. Barbe et cheveux poussèrent et firent comme un halo d'or. On aurait dit un sage, comme il s'en trouve en Inde, un de ces philosophes mendiants qui subjuguent les foules sans y accorder d'intérêt. De ceux qui parlent parfois tout seuls et rient à leur propre délire. Une fillette prit l'habitude de s'asseoir face à lui chaque

matin, bientôt rejointe par une autre. Alexandre se débarrassa de ses vêtements qui lui collaient à la peau sous le soleil de l'été, ne conservant qu'un pagne.

Presque nu, sans outil, il œuvra durant des mois, s'arrachant les ongles à l'ouvrage, ses doigts réduits en pulpe. Ne parvenant à rien par le simple usage de la force, il avait employé son esprit à trouver des solutions. Elles bourdonnaient dans sa tête comme un essaim d'abeilles folles. L'une d'elles finit par le piquer. Un stratagème dégradant, si contraire à ses exploits. Alexandre graissa la corde avec ses excréments pour la faire glisser boucle après boucle, s'avalissant aux yeux de tous. Car d'autres enfants s'étaient joints aux premiers. Le groupe avait grossi en foule, océan d'hommes et de femmes qui l'avaient vu pleurer, perdre toute sa superbe. Lui qui cherchait à s'élever au-dessus de la multitude s'était rabaissé pour finalement devenir semblable à un saint homme. Ce qui demande aux autres plusieurs vies, Alexandre l'avait accompli en une seule. Il était un *jivan-mukta*, un Délivré-Vivant.

Au bout de six mois, il parvint à défaire le nœud. La foule poussa un cri de joie, une formidable ovation qui remonta jusqu'à l'Olympe. Le soir même, un roulement de tonnerre accompagné d'éclairs exprima la volonté des dieux. La Perse, l'Afghanistan puis l'Inde, Alexandre allait bâtir un empire. Ses descendants l'étendraient aux limites du monde. Tel était le futur choisi dans le bois-seau d'avenirs.

Et cet empire garantirait l'équilibre du cosmos jusqu'à la fin des temps.

# An 2200 de l'ère alexandrine (1844)

*Grand est le geste qui se dévoue pour les Affranchis.*  
Srimad-Bhâgavatam, I, 2, 16

# CHAPITRE 1

– **T**u as une idée de ce qui t’attend ?

Thomas Drake était assis sur un banc de bois, dans les vestiaires de l’Arès Club. L’atmosphère de la pièce, aux murs couverts de portraits de lutteurs, empestait la sueur et l’embrocation. Le jeune homme observait ses mains que l’entraîneur cerclait de cuir noir. La bande, large de deux centimètres et longue d’une coudée, servait à protéger les poings et donnait aux coups plus d’impact. Dans les deux cas, ce ne serait pas du luxe, car la partie était loin d’être gagnée, comme le serinait Niarkos.

– T’as tout de même conscience qu’il va te faire sauter les dents ?

– Possible, fit Drake en gardant la tête baissée.

Grand, bien bâti, il avait une musculature nerveuse, et non massive comme celle des habitués pugilistes qui soulevaient toute la journée des poids afin de sculpter leur corps. Une bonne raison à cela, Thomas n’était jamais monté sur un ring. Ce qui ne l’avait pas empêché de se battre, en de multiples occasions. Mais c’était de l’histoire ancienne.

Thomas Drake releva la tête et fixa son entraîneur. Niarkos était un ancien champion qui avait pris du poids, et pas seulement en graisse. Il portait de lourds bijoux d'or à ses oreilles, autour du cou et à ses poignets. Drake songea à Midas. Cet antique roi de Gordion, affirmait la légende, transformait en métal précieux ce qu'il touchait. À ceci près que Niarkos était plutôt du genre Merdas, toujours prêt à se fourrer dans les ennuis, ce qui était le cas ce soir.

- Qu'il va démolir ta jolie petite bouille ?
- Elle en a vu d'autres.
- Et qu'il va t'arracher les...
- C'est bon, je pense avoir saisi.
- Non, Tom, t'as rien compris du tout. Et tu veux savoir pourquoi ?
- Je suppose que tu vas me le dire.
- Sûr que je ne vais pas me gêner ! Tu vas te faire démonter parce que tu penses avec ton *epithumia* ! dit l'entraîneur en frappant son ventre rebondi. T'as des tripes, *Inghi*...
- Je ne suis pas anglais mais écossais.
- Pour ce que ça change, fichue tête de rouquin ! Un bon combattant ne se fie qu'à son *thumos*. Le plexus solaire, c'est là que réside le courage !

Thomas Drake se serait bien passé d'un cours de médecine grecque. Il voulait se concentrer, ne penser qu'au match qui l'attendait. Mais Niarkos avait préparé un *laïus*, et il comptait bien aller jusqu'au bout.

- L'idéal, mon garçon, serait que tu laisses parler ton *noûs*, dit-il en se vrillant l'index sur la tempe. Comme il l'a fait, Lui !

Rien qu'au son de sa voix, on entendait claquer la majuscule.

– Le nœud gordien, ça c'est une leçon qu'il nous a donnée. Pour l'éternité, s'enthousiasma l'entraîneur. Non mais, tu l'imagines ?

– Sans trop de mal, son portrait est sur toutes les pièces et les billets.

Niarkos fit la grimace.

– Arrête, Tom, il y a d'autres valeurs que l'argent...

– C'est toi qui me dis ça ? fit Drake en esquissant un sourire.

– Ouais, d'accord, j'ai tous les parieurs sur le dos et je compte sur toi pour éponger mes dettes. Et comme cela on sera quittes, pas vrai ?

Niarkos lui avait sauvé la vie quelques années plus tôt à Hong Kong, lors d'une opération spéciale entreprise par Drake pour le compte de ses anciens employeurs. Des gens sans scrupules qu'il avait trop longtemps servis, jusqu'à y perdre une partie de son âme. Il était grand temps de tirer un trait sur cette période, et l'ancien champion lui en donnait l'occasion.

– N'empêche que tu ne t'en sortiras pas en misant uniquement sur ta force, mon garçon, mais en utilisant ton intelligence.

– Comme le Conquérant ?

– Fais comme lui, abaisse ton orgueil, l'Écossais, comporte-toi comme un genre de barman.

– Ce ne serait pas plutôt brahmane ?

– T'as parfaitement compris, éluda l'ancien lutteur en balayant l'air de sa main. Quand il est parvenu à défaire le nœud, toute la foule a poussé un cri de joie !

– Et c'est ce qui m'attend ?

Niarkos laissa filer un rire sans joie.

– J'espère que les généraux qui sont venus ce soir auront autant de respect pour toi que ceux du Conquérant en ont eu pour lui. Mais ça m'étonnerait. Je ne te demande

pas de conquérir le monde, Tom, juste de me tirer d'affaire. J'aimerais vivre aussi vieux qu'Alexandre le Grand.

Les yeux de l'ancien champion étaient humectés de larmes, Thomas Drake se contenta de hocher la tête. S'il l'emportait, Niarkos aurait une chance de voir grandir ses petits-enfants, à l'image du fondateur de l'Empire.

Un homme pénétra dans le vestiaire. Il portait la longue robe bleue des serviteurs, drapée comme une toge et laissant libre l'épaule droite.

– Messieurs, on vous attend dans cinq minutes, dit-il en affichant un air condescendant, typique des domestiques anglais.

L'homme se retira en laissant la porte ouverte. À dessein, afin que Drake puisse juger de ce qui l'attendait. Cris et rires provenaient du salon principal, rythmés par des coups sourds. Le sang avait déjà bien coulé sur le parquet de l'Arès Club, comme une offrande au dieu de la guerre.

Niarkos finit de lacer les bandes de cuir autour des poings de l'Écossais.

– C'est assez serré? fit-il en présentant sa paume droite.

Thomas Drake la frappa d'un coup sec.

– Parfait.

– Dans ce cas, fais-lui regretter d'avoir croisé ta route, Tom.

– Que je ne sois pas mort à Hong Kong...

– Tout juste, fiston. Ce jour-là, tu as failli y rester, mais ce n'était pas ton heure.

– Grâce à toi, mon vieil ami. De même, tu survivras à cette nuit.

L'entraîneur embrassa l'ongle de son pouce puis le porta au front.

– Que les dieux t'entendent. Allons-y.

Les deux hommes s'engagèrent dans le long couloir qui, éclairé par des quinquets, menait à l'amphithéâtre. Toute la haute société de Londonpolis était massée sur les gradins couverts de tapis afghans et persans, uniquement des hommes de pouvoir appartenant aux hautes sphères de la finance ou de l'armée. Le regard de Drake se porta sur la loge réservée aux visiteurs de marque. Ce soir, elle accueillait Philippe de Macédoine, régent de la partie occidentale de l'Empire et frère de l'unique souverain : Sykander, dernier descendant d'Alexandre lui-même issu d'Apollon, incarnation du divin et protecteur des hommes.

La quarantaine, de haute taille, la carrure massive, Philippe avait un visage aux traits fins. Ses cheveux, nattés et ramenés en chignon, étaient noirs tout comme sa barbe bouclée. Pour le reste, il était vêtu à l'européenne, contrairement aux généraux composant sa garde, dont les turbans et poignards proclamaient leur appartenance à la caste guerrière des Sikhs. C'était en effet l'usage depuis les légendaires noces de Suse. Jadis, Alexandre le Grand avait marié le même jour dix mille de ses soldats à des femmes asiatiques, afin de mêler les peuples en une seule nation. Depuis, nombre d'officiers de haut rang étaient Gréco-Sikhs. Une élite, farouchement attachée à ses privilèges et tout autant disposée à se sacrifier pour l'Empire.

– Ramène-toi, fiston.

Tom suivit Niarkos jusqu'au centre de la salle aménagée en ring. Quatre cordes disposées en carré délimitaient la zone d'affrontement où gisait le vaincu du combat précédent. Il respirait à peine. Deux serviteurs l'agrippèrent par les bras et les jambes afin de le sortir. L'adversaire de Drake apparut alors, un géant qui devait faire deux fois son poids. Son crâne était rasé de façon à empêcher

les prises et il portait une ample culotte de cuir, vêtement traditionnel des lutteurs sardes. Il sourit à l'Écos-sais. L'éclat de ses dents en aurait remontré à l'étincelant bouclier d'Achille.

– Te laisse pas impressionner, Tom, murmura l'entraîneur à l'oreille de son poulain. C'est que de la frime. Regarde ses hanches, elles ont des bourrelets de graisse.

Et le reste était maçonné de muscles, mais Niarkos n'avait nul besoin de le préciser. L'assistance se répandit en sifflements approbateurs jusqu'à ce que Philippe impose le silence d'un simple mouvement de la main. Le prêtre de Dionysos, reconnaissable à sa robe lie-de-vin, rejoignit les adversaires pour faire une oblation à son dieu. Avec des gestes amples, il répandit du marc de raisin, ainsi que de la poudre de safran qui faisait comme une pluie d'or, éclaboussant les tapis précieux des gradins inférieurs. Leurs motifs complexes étaient souillés et les trames irrécupérables. Cela n'avait aucune importance, l'Arès Club les remplacerait.

Le religieux sacrifia au rituel d'invocation :

– Ô toi, divin faune, propagateur de joie, accepte que ces hommes s'affrontent pour ton amusement. Accorde-leur l'ivresse du combat et qu'ils se mesurent avec grâce, sublime danseur !

« C'est curieux », songea Drake. En présence de Philippe, l'usage aurait voulu que l'on invoque Apollon. Au fil des siècles, le dieu du soleil avait en effet pris la place de Zeus dans le cœur des Grecs. Le père vénérable goûtait maintenant un repos mérité en Olympe. Depuis, Apollon dispensait lumière et chaleur et faisait croître les récoltes. Il était aussi honoré par les citoyens indiens sous le nom de Sûrya, le dieu du soleil en sanskrit, ou d'Agni, divinité du feu.

Dionysos rencontrait par contre la faveur des citoyens occidentaux de l'Empire. Ils chérissaient l'amour qu'il portait aux humains, jusqu'à y sacrifier sa vie. Dionysos, que le peuple appelait simplement Dios, avait subi le martyre, bras et jambes arrachés par les Titans. Son sang répandu sur le sable avait engendré l'humanité. Pour des millions d'hommes et de femmes il était Dios le Supplicié, et son culte sans cesse grandissant inquiétait l'archiprêtre d'Apollon dont le sanctuaire se trouvait à Delphes. Car s'y dressait aussi le tombeau de Dionysos et ses adorateurs s'y rendaient en pèlerinage. Delphes était un lieu saint pour les deux religions, ce qui occasionnait des tensions.

Philippe de Macédoine le savait parfaitement. De passage à Londonpolis, il avait probablement réclamé qu'on célèbre le faune, afin de plaire à ses sujets européens. Ou simplement pour montrer aux religieux d'Apollon que nul ne pouvait lui dicter sa conduite. Dans tous les cas, se dit l'Écossais, c'était l'occasion pour le régent d'exhiber sa puissance. Afin d'assurer ses desseins, quels qu'ils fussent. Philippe ne quittait jamais la Macédoine, patrie mère de l'Empire, sans une bonne raison. Or aucun conflit majeur ne semblait actuellement troubler la paix grecque. Un motif précis devait donc expliquer sa venue dans l'île.

Philippe devait se réjouir d'assister aux combats. Il appréciait les démonstrations de force, lui-même excellait dans de nombreux sports. On l'appelait « le Taureau », surnom qu'il goûtait au moins autant que ses nombreux titres. Son frère, le souverain, blond et athlète accompli, trouvait davantage son bonheur dans la méditation. En bien des points différents, ils étaient davantage complémentaires qu'opposés, et cet équilibre garantissait la stabilité du monde.

– Ça va être à toi, fit Niarkos en se dirigeant vers un angle de la zone.

L'entraîneur du Sarde se trouvait déjà dans le coin opposé. Le servant de Dionysos prit la parole :

– L'affrontement se déroulera durant deux périodes de trois minutes. Tous les coups sont permis au pancrace, mais vous n'aurez pas le droit de vous mordre ou de vous arracher les yeux.

« Une bonne chose », se dit Thomas Drake en hochant la tête pour donner son accord, imité par le colosse. Le prêtre quitta l'aire de combat. Aussitôt, le son d'un gong retentit. L'Écossais vit le poing de son adversaire partir avec toute la force d'un piston. Il se déporta sur le côté et para une prise de l'avant-bras. Le Sarde lui décocha un coup de pied que Tom évita de justesse. Drake recula de quelques pas sans quitter des yeux le pugiliste. Il était lourd mais avait de la technique, le rouquin aurait tout à perdre à suivre les règles classiques. Il se mit à sautiller en restant à bonne distance, tournant autour de la masse de muscles. Le Sarde fit mine de cracher au sol, comme s'il méprisait la prudence de l'Écossais. Tom continua de se déplacer par petits bonds, indifférent aux sifflets qui provenaient de l'assistance. Le temps s'écoulait et les combattants demeuraient à bonne distance l'un de l'autre. L'agacement se répandit parmi le public. Un financier que Drake connaissait de vue le traita de lâche, et quelques fruits jetés depuis les gradins le touchèrent aux jambes.

Le gong marqua la fin de la première période. Les yeux fixés sur son adversaire, l'Écossais se dirigea à reculons vers l'angle où l'attendait Niarkos.

– Non mais qu'est-ce qu'il te prend ? siffla l'entraîneur entre ses dents. Tu as l'intention de le faire mourir d'ennui ?

– Ne t'inquiète pas.

– Ben si, justement ! Pour l’instant c’est mal engagé, et j’ai parié tout ce qui me restait sur toi...

– Vraiment tout ?

– Que Dios m’en soit témoin ! Tu joues à quoi, on dirait un faune à gambader comme ça ! Non mais regarde-toi, tu n’as même pas transpiré !

Drake observait le camp d’en face. L’entraîneur du Sarde lui aboyait à l’oreille et son poulain dodelinait de la tête, comme si quelque chose lui échappait. Ce n’était assurément pas la façon de faire habituelle au pancrace, et Tom comptait précisément là-dessus. Décontenancer le lutteur qui était probablement habitué aux victoires faciles. Seulement l’effet de surprise était dissipé, il allait bien falloir rentrer dans le jeu.

Le gong retentit à nouveau. Drake regagna le centre de la zone à petits bonds. Il risqua un œil en direction de la tribune officielle. Philippe de Macédoine tenait son regard braqué sur lui, tandis que ses généraux conspuaient l’Écossais. Celui-ci avait trop longtemps détourné son attention du Sarde, qui le saisit à la taille. Ses bras l’enserrèrent comme un étau. Tom sentit ses côtes crisser. La respiration bloquée, il avait l’impression que sa colonne vertébrale était arquée à se rompre. Au lieu de résister, il suivit le mouvement, se laissant aller en arrière, comme si ses forces l’abandonnaient. Puis Drake projeta sa tête en avant. Le nez du lutteur explosa d’un coup sec. Il relâcha sa prise, aveuglé par son propre sang. Le rouquin lui balança un swing qui le cueillit au menton, suivi d’une série d’uppercuts au foie, avant de lui décocher un direct en plein plexus solaire. Le *thumos*, là où siège l’ardeur du guerrier.

Le colosse s’effondra d’un bloc. Un lourd silence s’abattit sur l’assistance consternée, que rompit un seul applaudissement provenant de la loge royale. Philippe s’était

redressé, aussitôt imité par ses généraux et l'ensemble des spectateurs qui se tenaient maintenant debout sur les gradins. L'ovation adressée à l'Écossais était de celles que l'on réserve aux maîtres de guerre.

Niarkos rejoignit son poulain tandis que le Sarde était évacué au vestiaire.

– Là, j'avoue que tu m'as surpris, souffla l'entraîneur à l'oreille du rouquin.

Tom s'apprêtait à répondre quand il vit le régent quitter la tribune. Philippe le rejoignit, encadré par ses Sikhs. Drake et Niarkos mirent aussitôt un genou à terre et restèrent tête baissée. Le frère du souverain jeta une pleine poignée de pièces d'or au centre de l'aire puis s'adressa au vainqueur :

– Redresse-toi, dit-il d'une voix de basse, semblable à un guissement. Quelle est donc cette curieuse technique ?

– On l'appelle « boxe », seigneur.

– Et d'où vient-elle ?

– De cette île, que tu fais l'honneur de visiter.

Philippe se tourna vers sa garde.

– Eh bien, nous repartirons d'ici riches d'un nouveau savoir !

Les soldats à turban approuvèrent. Ils étaient maintenant admiratifs.

– Quel est ton nom ?

– Drake, seigneur.

Le regard du régent se fit pensif.

– Jadis, il y a eu un Drake qui a bien servi ma famille.

Francis Drake, c'était un corsaire, es-tu de son sang ?

– Non, seigneur. Ma lignée est plus modeste, mais elle est aussi liée à la mer. Je suis fils de pêcheurs qui vivaient dans un petit village, non loin d'Aberdeen.

Philippe partit d'un rire rauque.

– Plaignons l’ennemi que tu prendras dans tes filets !  
As-tu un emploi ?

– Rien de fixe, seigneur.

Le frère du souverain claqua des doigts. Aussitôt, un Sikh tira de sa manche une plaque en ivoire et la tendit à Tom. Une adresse y était gravée, celle du palais où résidait la famille impériale quand elle se trouvait dans la cité.

– J’ai toujours besoin d’hommes dans ton genre. Je serai dans la ville encore quelques jours. Si tu veux me servir, présente ce passe-droit aux sentinelles. Elles te laisseront entrer.

Thomas Drake s’inclina, imité par Niarkos. Philippe s’adressa alors à l’auditoire :

– Je sais que Londonpolis compte bien des voleurs et des assassins. Aussi, faites porter ma voix au-delà des murs de l’Arès Club. Celui qui touchera un seul cheveu de ces deux têtes subira ma colère.

Tous les membres se prosternèrent et Niarkos baisa la main du régent qui se retira.

Drake et son entraîneur regagnèrent le vestiaire. Il n’y avait aucune trace du Sarde.

– Tu l’as entendu, Tom ? Dorénavant, je n’ai plus rien à craindre. Dès demain, toutes mes dettes seront remboursées et Philippe a étendu sur moi sa protection !

– Profites-en pour repartir d’un bon pied, mon vieil ami.

Mains écartées, Niarkos tourna les yeux au ciel.

– Pareil pour toi, l’Écossais, pareil pour toi. En attendant, que dirais-tu de te remplir la panse ? Ma femme va nous concocter un fabuleux festin !

– Une autre fois, si tu le veux bien.

– Oh, le rouquin, tu oublies que j’ai quatre sublimes filles. Toutes feraient de parfaites épouses, l’une d’elles

devrait rencontrer tes faveurs. Il serait temps pour toi aussi de te caser !

Drake esquissa un sourire.

– Quand les dieux l’auront décidé.

– Comme tu veux, soupira l’ancien lutteur. Mais prends garde à ne pas trop faire tourner la roue du Destin...

Une fois seul, Thomas prit une douche et se rhabilla. Ses vêtements, taillés dans de riches étoffes, témoignaient d’un temps révolu. Ils étaient aujourd’hui usés, à l’image de leur propriétaire. Bien qu’encore jeune, Drake avait l’impression d’avoir vécu de nombreuses vies sans être pour autant passé par le cycle des réincarnations.

Il quitta le club en empruntant la sortie de service et s’engagea dans une avenue. Comme souvent dans Londonpolis, les riches artères côtoyaient les ruelles. L’Écossais trouva son chemin dans un réseau de venelles, s’enfonçant au cœur des bas quartiers où il résidait. Un mendiant le salua et il lui donna une pièce – sans la jeter, mais en la déposant dans son bol à aumône, accompagnée de quelques paroles aimables. La pauvreté s’étendait des rives du Gange à la Tamise, Thomas Drake pouvait en témoigner.

Alors qu’il s’apprêtait à regagner son logis, Tom remarqua que l’enfilade de réverbères était éteinte. Curieux, se dit-il, les gens de la voirie étaient pourtant attentifs à ce genre de détails. Les réverbères n’assuraient pas simplement l’éclairage, ils servaient aussi d’objets de culte à Apollon. En effet, la lumière était diffusée par de minuscules divinités appelées *éons*, qui provenaient du soleil. Une panne était acceptable, le prêtre des services municipaux n’y aurait pas trouvé grand-chose à redire. Mais qu’aucun ne fonctionne...

Par réflexe, le rouquin porta la main à son kriss. La lame en forme de serpent ondulé ne quittait jamais sa poche de veste. Comme réagissant à un signal, deux ombres

se coulèrent hors de la pénombre pour venir lui barrer le chemin. Des professionnels, cela se voyait immédiatement. L'un était grand, l'autre petit et trapu. Ils étaient vêtus à l'occidentale mais la perche portait un anneau à son nez, relié à l'oreille par une chaînette. Il devait être natif de Médie. Mesurant chaque geste, son compagnon releva sa manche jusqu'au poignet, exhibant un tatouage. La paire d'ailes déployées, symbole d'Hermès, était aussi l'emblème de la Compagnie de l'Hindoustani, ou Compagnie des Indes. Hermès étant le dieu des voyageurs, des commerçants et des voleurs, il s'agissait d'un choix avisé de la part des dirigeants du cartel. Une façon à la fois réaliste et cynique d'assumer leurs actions.

Sans y penser, Tom fixa son propre poignet où s'étalait une zone de peau blanche. Le tatouage avait laissé place à du tissu cicatriciel, l'Écossais l'avait effacé lui-même au couteau. Mais les marques imprimées dans sa mémoire étaient indélébiles, et le souvenir de certains actes qu'il avait commis pour le compte de la Compagnie venait souvent le hanter au plus profond de la nuit.

– Thomas Drake, fit le plus grand.

Ce n'était pas une question.

– Je ne travaille plus pour vous.

– Nous le savons, répondit le plus râblé des agents.

Par contre, vous ignorez une chose.

Les employés de la firme étaient parfaitement sûrs d'eux. Tout comme ils ne semblaient pas douter d'éveiller sa curiosité. C'était bien le connaître. Presque malgré lui, Tom s'entendit demander :

– Et qu'allez-vous m'apprendre ?

– Sykander est mort.